

LU POUR VOUS

Entre lire et rêver, quelle différence

Alain

□□□□□□

La pépinière- Témoignage d'un petit séminariste des années 1957-1963
par Jean-Marie ROBBE- (L'Harmattan -2008)

Les petits séminaires ont disparu, mais leur souvenir hante la mémoire des anciens élèves. Émile Combes purgera sa vindicte dans la loi de séparation.

Stendhal raconte la visite apeurée de Julien Sorel au directeur du séminaire. Il nous souvient de la génération antérieure, souvent issue, pour les familles du Haut-Doubs, des petits séminaires locaux, Maîche et Consolation, voire, pour les plus âgés, Ornans. Le souvenir tenait souvent du syndrome, tant à l'égard des conditions de vie matérielle que de l'enseignement, volontairement lacunaire pour des raisons dogmatiques. Beaucoup de ces élèves quitteront le petit séminaire, brouillés avec la religion, indifférents, voire anti-cléricaux, et ceux qui termineront leur cursus scolaire dans un lycée y trouveront une totale libération.

JM. Robbe n'est pas à l'abri de cette écriture en forme de règlement de comptes, mais son témoignage est intéressant parce qu'il est l'un des derniers élèves de Consolation. Il l'est à un second titre, car il émane d'un ancien élève aux origines en forme de confluences. Confluence géographique : le père de l'auteur est originaire de Labergement-Sainte-Marie, dans le canton de Mouthe, traversé par le Radicalisme, alors que, du côté maternel, l'ascendance se situe à la Rasse de Fournet, c'est-à-dire en pays chouan, dans la personne d'un arrière-grand oncle, Alphonse Dodane, horloger qui s'installera à Morteau, faute pour la commune de Fournet d'avoir sauvé l'industrie de la Rasse par l'électrification. Confluence économique, aussi : le père de JM. Robbe sera agriculteur à Labergement-Sainte-Marie, secondé par son épouse qui fait ainsi son entrée dans le métier de la terre, utilement rappelée par Auguste Joubert, quand il lui remet la croix du Mérite agricole, il y a plus de 30 ans. Il y a ainsi une double confluence de tradition et de modernité dans ce milieu familial, qui devrait irriguer ce témoignage, classique dans sa chronologie et les souvenirs qui s'y attachent : la vie quotidienne au séminaire, spartiate, l'alternance d'enseignement et d'éducation dans la foi. Rien là de très nouveau.

Si originalité, il y a dans ce récit, c'est à deux titres. La localisation du séminaire dans l'isolement total de l'ancienne abbaye, alors que les petits séminaires se situaient, en général, dans des agglomérations : la Maîtrise à Besançon, Montalembert à Maîche, Vesoul, Luxeuil, Marnay. Consolation, c'est le double enfermement du séminaire et de la nature, voulu par les familles du Haut-Doubs qui pressent (1827) l'archevêque, Mgr. de Rohan-Chabot, d'ouvrir un séminaire dans l'ancien couvent des Minimes. La logique de ce système (des enfants séparés de leur famille, dans un univers clos, livrés à des prêtres, au nom d'un choix éducatif) doit-elle être contestée ? Elle l'est sévèrement au XXI^{ème} siècle, mais il faut se garder des anachronismes, c'est-à-dire de regarder avec des lunettes actuelles un « système » conforme à l'esprit de la Contre-Révolution. L'autre originalité de ce - 36 -

recueil de souvenirs, traversé d'une forte diagonale affective, c'est de se situer en fin de cycle. Consolation fermera les portes du petit séminaire, 15 ans après le départ de l'auteur. L'institution est à bout de souffle : 29 élèves en 6^{ème}, 6 en 1^{ère} quand l'auteur quitte le séminaire, un enseignement contesté dans la qualification de ses maîtres, des vocations de plus en plus rares. L'histoire des petits séminaires s'arrête.

Est-ce une raison pour en sacrifier l'héritage à l'esprit du siècle qui ne porte plus l'Église, dans toutes ses dimensions, pastorale et éducative ?

La fin des petits séminaires a signé l'arrêt de mort du recrutement sacerdotal (1), inauguré en Haute-Saône, dès la fin du XIX^{ème} siècle, avec la fermeture des petits séminaires, Marnay, en particulier. Il n'en sera pas de même dans le Doubs et surtout dans le Haut-Doubs où ils vont maintenir le recrutement sacerdotal pendant la première moitié du XX^{ème}. S'il en est ainsi, c'est en raison de l'enseignement dispensé à Maîche et Consolation. Dans ce dernier cas, on ne peut conclure à la faiblesse du corps enseignant. Consolation a compté des maîtres pourvus de licences d'enseignement, diplômes prisés à l'époque, comme Laurent Marguet en 1^{ère}, la fameuse « Rhéto », et des résultats honorables au baccalauréat, en particulier pour ce titulaire du Prix d'Honneur, devenu Enarque, et qui a gardé du séminaire cette inimitable couleur muraille, propice à tous les conformismes. L'abbé Jean-Marie Petey, sans doute, déroutant par sa morphologie (2) n'échappe pas à cette qualification obtenue à la Sorbonne et à l'Institut catholique. Là encore, il faut se garder des anachronismes, par exemple de juger avec le regard actuel le « Catéchisme » de Jean-Joseph. Gaume (1802-1879), diffusé à plus d'un million d'exemplaires par la Maison d'édition « Gaume frères de Paris », sans doute, d'un infini prosaïsme, mais adapté à son temps et à l'Église de son temps, dressée dans sa fraction intransigeante contre les trois R : Renaissance, Réforme, Révolution. D'ailleurs, cette question de la qualification des enseignants de Consolation n'est-elle pas un faux débat ? Les familles du Haut-Doubs qui envoyaient leurs enfants à Consolation, sur recommandation de leur curé, n'en attendaient pas un enseignement destiné à préparer le baccalauréat, diplôme de l'Université napoléonienne, mais une éducation qui échappe à l'État et, en prime, un éveil des vocations. Il y avait dans ces familles et dans le clergé qui les entourait une conviction forte : tout faire pour éradiquer les causes de la Révolution et former une nouvelle jeunesse. La bataille des défenseurs de la liberté d'enseignement, comme Falloux et Montalembert, qui obtiendront gain de cause pour l'enseignement secondaire, en 1850, n'a pas d'autre sens.

L'Eglise triomphe de la persécution, elle ne triomphera pas de la raison

THIERS

- 37 -

Reste, et c'est la partie la plus intéressante de cette « confession », sa postface, en forme de réflexion personnelle sur « le système éducatif » du séminaire et son principe directeur : l'autorité. Il est vrai que l'autorité émanait d'un homme, le Supérieur. Et cette autorité s'appliquait aux trois dimensions de la vie du séminaire : l'organisation matérielle, l'enseignement et « le supplément d'âme », instillé au gré de la vie quotidienne. JM. Robbe a raison de le souligner : cette autorité, déconcertante sur la terre brûlée de 68, ne souffrait pas de discussion, à la fois dans le temporel et dans le spirituel, c'est-à-dire dans l'évaluation de la vocation, réelle ou inexistante, des élèves. Autorité absolue, sans appel, sans articulation avec un échelon supérieur. La visite annuelle de l'archevêque n'avait pas de sens

hiérarchique, pas davantage l'existence, à Besançon, d'un directeur de l'enseignement diocésain, d'abord compétent à l'égard des établissements d'enseignement « libre », dans la terminologie de l'époque.

En clair, on n'imagine pas, dans le Val de Consolation et sous la chape de plomb qui enveloppe le séminaire, une enquête de commandement, critère de toute hiérarchie. Le Supérieur était l'échelon unique de décision et, par définition, les problèmes étaient résolus dans le silence de son bureau. « Il est assis devant une table et couvert d'une soutane délabrée. Il avait l'air en colère, ne s'apercevait pas de la présence de Julien » (3). On est en 1827, dix ans avant le Catéchisme de JJ. Gaume. L'Église sort d'une tourmente qui a failli l'emporter. Sa stratégie est celle de la reconquête, et d'abord des jeunes pour ne jamais revoir le séisme révolutionnaire. Les familles du Haut-Doubs, celles de « la Bise », en particulier, sont totalement sur cette ligne. Il ne faudrait pas l'oublier au XXI^{ème} siècle.

(1) Cf-P.HUOT-PLEUROUX- *Le recrutement sacerdotal dans le diocèse de Besançon de 1801 à 1960* (1966)

(2) « Rude gaillard qui ne pouvait dissimuler son origine paysanne. Il avait un col ecclésiastique distendu et usé, des ongles longs, noirs et carrés, des bottines rebiquant en spatule, une soutane aux reflets gris ou mordorés. Il n'attendait pas la fin du cours pour rouler une cigarette de tabac noir dont le papier Job crevait régulièrement sous la pression de ses gros doigts malhabiles. »

Cf-Fr.BLUCHE-77 ans d'enthousiasme (Rocher-2006)

(3) Le Rouge et le Noir